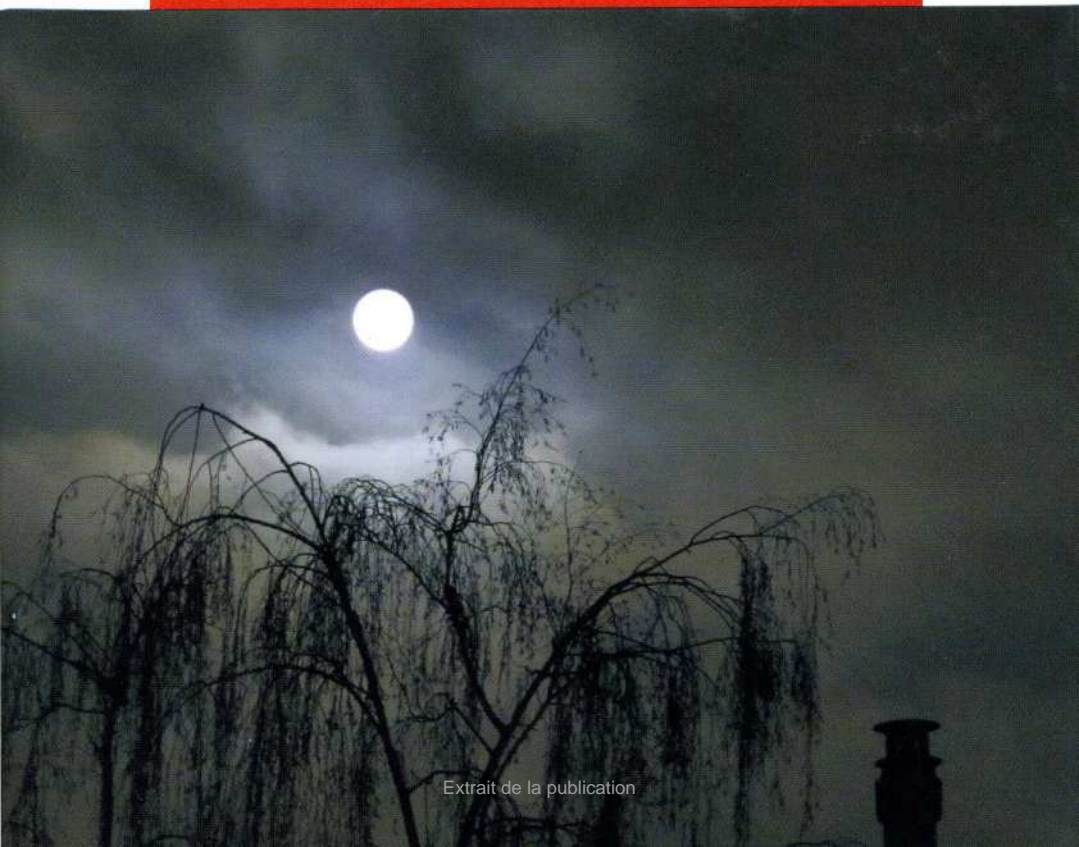


LUCIEN SUEL

BLANCHE  
ÉTINCELLE

ROMAN



Extrait de la publication



# BLANCHE ÉTINCELLE

## DU MÊME AUTEUR

### AUX ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE

*La Patience de Mauricette*, 2009. Folio, 2011.

*Mort d'un jardinier*, 2008. Folio, 2010.

### AUX ÉDITIONS DU DERNIER TÉLÉGRAMME

*Petite Ourse de pauvreté*, 2012.

*Les Versets de la bière (Journal 1986-2006)*, 2010.

*Nous ne sommes pas morts* (avec Hélène Leflaive), Correspondances, 2008.

*Patismit*, ouvrage trilingue (picard, français, anglais) avec un CD, Échos, 2008.

*Transport visage découvert*, Longs courriers, 2006.

### AUX ÉDITIONS PIERRE MAINARD

*Un trou dans le monde*, 2006.

*Têtes de porcs, moues de veaux* (avec Patrick Roy), 1999.

### AUX ÉDITIONS DU MARAIS DU LIVRE

*Canal Mémoire*, 2004.

*Une simple formalité* (avec Sylvie Granotier), 2001.

*Visions d'un jardin ordinaire* (avec Josiane Suel), 2000.

### AUX ÉDITIONS PUBLIE.NET (livres numériques)

*Théorie des orages*, 2011.

*Poussière* (avec Josiane Suel), 2008.

*Coupe Carotte*, 2008.

### CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Jules-Alexis Muenier, la retraite de l'aumônier*, Éditions Inventit, coll. Ekphrasis, 2011.

*Journal du Blosne*, Éditions Apogée, 2010.

*D'azur et d'acier*, Éditions La Contre Allée, 2010.

*Rose devant rose derrière*, Éditions Contre-mur, 2009.

*Photoromans* (avec Patrick Devresse), Husson Éditeur, 2008.

*Sombre Ducasse*, Éditions Le Mort-Qui-Trompe, coll. Agent Orange, 2007.

*Les Terrils : ombre et clarté* (avec Patrick Devresse), Centre historique minier, 2007.

*La Justification de l'abbé Lemire*, Éditions Mihály, 1998.

LUCIEN SUEL

BLANCHE  
ÉTINCELLE

Roman



LA TABLE RONDE  
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

[www.editionslatable ronde.fr](http://www.editionslatable ronde.fr)

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2012.  
ISBN 978-2-7103-6901-1.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.





*À mes filles Cécile et Marie,  
aux femmes qui chantent.*



Blanche étincelle au creux de mes nuits. Blanche étincelle dans mon sommeil. Le plus souvent, au milieu d'un rêve, elle apparaît. Quelquefois, cela me réveille et les yeux encore fermés, je la regarde s'évanouir. C'était ainsi, ce matin, avant l'aube. La neige et le gel s'en sont allés, je ne tire plus les volets, seulement les doubles rideaux. Au bout d'un moment, coup d'œil à la veilleuse rouge qui disait 5:23. Retour sous la couette.

C'est un principe, je ne me lève jamais avant 6 heures, en toute saison. Parfois, je me rendors. J'ai essayé, ramené la housse par-dessus ma tête, pour encore vivre la lumineuse apparition, éclairant un nouveau rêve, une source de beauté comme la neige de ces derniers jours.

Elle avait recouvert, égalisé le paysage, s'était attardée longtemps sur la terre, sur les branches des érables et le macadam de la rue. Le sel et les roues des voitures ont travaillé la pâte. Les degrés du thermomètre sont redevenus positifs et les éléments

du décor habituel ont remonté à la surface. Mais dans le jardin, j'ai l'impression que des grosses vaches se sont couchées sur les plantes, ont tout aplati.

Toilette avec de l'eau très chaude, le reste de la bouilloire, de l'eau pour le café. Je m'économise la bouteille de gaz, quelques molécules. Par la fenêtre, j'ai regardé une grive musicienne qui picorait les croûtes de fromage dans le parterre. Un merle noir est venu la chasser.

J'ai commencé ce travail, pris une nouvelle habitude. Un autre journal à mon usage. Écrire aussi pour mettre en ordre. Au calme entre les deux pôles. Arctique. Antarctique. Je navigue sans les cachets. Aimant démagnétisé. Démaniaquée. Dépressurisée.

Début d'année, c'est une belle occasion. Comme un vêtement neuf. Je m'enfile dedans, l'habite en m'habillant. Mais je peux aussi porter autre chose. On ne se sépare pas facilement de ses vieux habits.

Avant de mettre le nez dehors, écharpe, bonnet de laine, moufles et bottillons fourrés. Le chat m'a suivie puis, bien vite, précédée, en folie, se précipitant sur les troncs, agrippé des quatre pattes dans le lierre. Regarde-moi ! Je souriais pendant qu'il me mordillait à travers les moufles. Sainte Mauricette

d'Assise ne connaît pas la langue des animaux, des écureuils volants ou des chauves-souris.

Taupinière, je pense à Alfonsina. La terre qu'il avait fallu remuer. Pour elle. J'ai levé la tête vers les nuages gris et le bleu entre eux.

Quelque chose s'est fini, sans que j'en devienne trop triste. J'étais curieuse, dans l'attente de ce qui allait se passer, de ce qui allait m'arriver. Un peu comme les changements dans le ciel. Je n'écoute pas le bulletin météo. Je préfère avoir la surprise du temps qu'il fait en le découvrant à mon réveil. Le petit lever de la reine des fées.

Rituel pour mon écriture. L'ordinateur à l'extrémité de la table de la salle à manger, je branche le vieux clavier à grosses touches pour ne pas m'emmêler les doigts et je m'assieds sur une chaise paillée face à la fenêtre du jardin avec la haie d'aubépines et le tas de bois à droite.

Essayer d'écrire tous les jours, en fin d'après-midi jusqu'au coucher du soleil, laissant la nuit venir à moi. Je me raconterai comment Blanche s'est glissée dans ma vie.

Retour du gel et du vent. Les hampes sèches du buddleia se cognent les unes contre les autres. Le chat court après une feuille morte. Les mésanges méfiantes attendent leurs miettes.

Pas de rêve cette nuit, malgré ma lecture du soir, cinquante premières pages de *Méridien de sang*.

Différent de l'ultime enquête de Wallander. Livre aussi souffreteux que son héros. L'inspecteur s'achète une maison à la campagne et adopte un chien qu'il confie très souvent à son voisin. Wallander a des trous de mémoire de plus en plus profonds. Je craignais qu'au retour de ses investigations, il n'oublie de récupérer l'animal. L'énigme résolue, l'inspecteur disparaît dans l'univers d'Alzheimer. Triste conclusion. L'auteur a été cruel avec son personnage à qui je m'étais attachée.

Bons souvenirs de quelques autres, Carella et son district d'Isola, Martin Beck à Stockholm, Robicheaux à genoux dans un confessionnal, Marlowe profondément endormi...

Tailleur de Lauren Bacall. Fumée des cigarettes. Ailleurs. Autrefois en noir et blanc. Bipolaire. Piquée par une abeille morte.

Allumage de la cuisinière à bois, tout un cérémonial : papier journal, carton déchiré, petit bois, allumette, et crac ! Je suis sortie pour voir dans quel sens partait la fumée. Rassurée de la voir se diriger vers le nord. Je sais que Blanche est au sud, en visite dans sa famille. Delphine Seyrig lorsque je l'ai vue, entendue pour la première fois. La voix, bien sûr, mais aussi le port de tête, la carnation, la force sous la supposée fragilité. Une apparition, comme le lys dans la vallée, la rose de Saron.

Je me sens bien ici. Calme. Sagesse. Souvenir. Sans but clairement défini. Immobile et prête au déplacement. Ma vie avance avec mon âge. Mes doigts sentent la fumée de bois et la zébraline. Narines frémissantes. L'eau n'est plus sauvage. Vapeurs d'encens au-dessus des cercueils. Dansant la carmagnole ou la capucine. Plus de pages à mon carnet de bal.

Aucun regret d'avoir déménagé. Trop de passé à Deülémont, pas assez de place pour les événements à venir. Ici, toute ma tête pour moi. Je choisis le cadre. Lâché prise. J'ai gardé les livres. Quelques-uns vendus sur eBay. Comme de la distillation fractionnée. L'impression qu'ils se reproduisent. Des

souris et des tomes. La bibliothèque est mon jardin d'hiver. S'il fait encore froid demain, je commencerai un nouveau tri, l'élagage saisonnier.

À Hazebrouck, nous nous sommes rencontrées. J'ai connu certaines personnes en lisant. *La Sagesse dans le sang*. J'en ai rencontré d'autres à l'hôpital. *Les braves gens ne courent pas les rues*. Mais Blanche avait commandé *L'Habitude d'être*. On avait choisi le même livre, dans la même librairie, et on était là ensemble, à la même heure, pour en prendre livraison. Je revois et j'entends le rire d'Élisabeth, la libraire, quand elle nous a tendu notre exemplaire à chacune. Je me sentais heureuse et confuse. Aussi une certaine honte avec l'attention tournée vers moi. La maladie de timidité. Du rouge inattendu qui chauffe le visage. Respirer fort mais par à-coups, par le nez en aspirant les joues dans les dents.

C'était un mardi après-midi, début décembre, juste avant la ruée des « fêtes ». J'arrive presque toujours à l'ouverture, première cliente. Le bus me prend ici et me dépose à Hazebrouck, à cent mètres de la librairie, devant l'église Saint-Éloi. Parfois, j'en franchis le porche et m'installe quelques instants sur le banc du fond, pour rassembler mes idées, effacer les vingt minutes bruyantes sur la route, les vibrations du moteur diesel. Mon regard glisse sur les noms des soldats morts gravés dans le marbre. Je n'entends pas les stukas.



Levée tard, à presque 8 heures. Nuit agitée. Peut-être l'omelette aux pommes de terre. Sûrement *Méridien de sang*, la description du massacre, en deux phrases d'une page chacune, un plan séquence cauchemardesque. La longue marche dans le désert, la gangrène. Si j'avais la télévision, je pourrais voir les massacres d'aujourd'hui filmés en couleurs, les *snuff movies* journalistiques.

Le chat m'attendait à la porte du couloir. Il miaule rarement, mais il a l'oreille fine. Il suit une routine différente de la mienne. Dès que je lui ouvre, il se dirige vers son bol. Il mange puis s'installe sur le canapé et s'endort. C'est un travailleur de nuit.

La prieuse a déposé un faire-part de décès dans la boîte à lettres. Dame de quatre-vingt-neuf ans morte à l'hôpital d'Helfaut, ramenée à son domicile. La mère de la voisine. Elle ne me connaît pas,

mais depuis que j'habite ici, on se salue de temps en temps. En début d'après-midi, je me décide à sortir pour « bénir le corps ». Mme Pouille m'accueille aimablement. Je présente mes condoléances. Elle me guide dans la première pièce à droite. Devant la couche mortuaire, je me signe, puis regarde attentivement la morte. Le visage fortement creusé. Impression qu'un sourire affleure sur les lèvres figées. Les doigts croisés sur le ventre ont la texture d'un cierge, blancheur et modelé. Sur la table de chevet, dans un cadre noir, la photo couleur sépia d'un jeune couple. Je m'approche. Cette femme en robe de mariée est sûrement celle allongée là, mais je n'en retrouve aucun des traits. « Elle a rejoint son mari. » Je reste silencieuse. Après quelques instants, je recule et reviens dans le couloir en compagnie de Mme Pouille. Elle m'apprend que sa mère était hospitalisée depuis neuf ans, atteinte de la maladie d'Alzheimer. Je pense à Wallander et à son chien. Quelqu'un frappe à la porte. Une autre visite. Couple âgé, femme au chapeau vert, monsieur avec canne. Je prends congé de Mme Pouille qui me remercie et m'invite à revenir la voir.

Une femme vivante. Avec les morts. Tous ceux que j'ai vus. Dans les chambres à coucher, chapelet entortillé dans les phalanges. Dernier hoquet sorti des poumons. Maintenant on les maquille, fond de teint, rouge à lèvres. Plaque réfrigérante sous les reins. Même en hiver.

Je n'ai même pas présenté mes vœux à la voisine, juste mes condoléances. Voilà ce qui arrive quand la mort frappe début janvier ! Ni bonne année ni bonne santé.

Pendant mon absence, la factrice est passée. Détritus publicitaires et une lettre postée à Lille. Bonne année de la part de Christophe et Sara. Ils m'accueilleraient volontiers dans leur appartement, rue de Philadelphie.

La dernière fois que j'ai vu Christophe, c'était à Armentières, l'automne dernier, au moment du décès d'Alfonsina. 23 novembre 2009. Plus d'un an sans nouvelles !

Elle est venue cette nuit. Je crois m'être endormie avec le bruit de la pluie sur la fenêtre de toit. J'étais couchée dans la chambre d'hôtel à Lisbonne. Dehors, au-dessus du trottoir, les lettres de néon de l'enseigne ALMIRANTE clignotaient dans l'obscurité, dans la pluie. Jaune. Noir. Nuit. Jaune. Noir. Pluie. Jaune. Noir. Nuit. Jaune.

J'entends un grattement du côté de la salle de bains. Je me tourne vers la gauche. Un rai de lumière marque l'encadrement de la porte. Je suis sûre d'avoir éteint. La lueur vacille. Je me redresse dans le lit et fixe la porte. Effarée, je la vois s'entrebâiller. La lumière augmente, tremblote davantage. Le visage de Blanche se révèle. Longues boucles blondes. Elle ouvre complètement, s'arrête, regarde dans ma direction. En chemise de nuit, un chandelier dans la main droite. Cinq bougies allumées. Je voudrais lui demander ce qu'elle fait là. Ma bouche refuse de s'ouvrir. Ma langue est collée à mon palais comme un énorme tampon buvard. Je

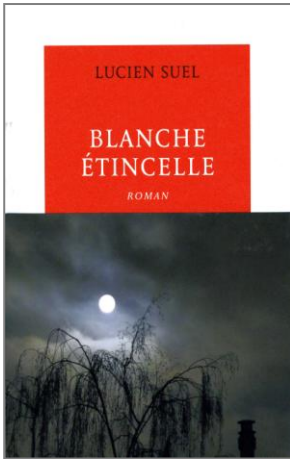
CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ  
D'IMPRIMER PAR LA NOUVELLE  
IMPRIMERIE LABALLERY À CLAMECY  
EN DÉCEMBRE 2011, POUR LE COMPTE  
DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : janvier 2012.

N° d'édition : 238427.

N° d'impression : •••••

*Imprimé en France.*



# Blanche étincelle

## Lucien Suel

Cette édition électronique du livre  
*Blanche étincelle* de Lucien Suel  
a été réalisée le 25 janvier 2012  
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782710369011 - Numéro d'édition : 238427).

Code Sodis : N514875 - ISBN : 9782710369035  
Numéro d'édition : 238429.